

Jean Markale

La France magique



Dans une de ses intuitions prophétiques incontrôlables mais souvent vraisemblables, Rudolf Steiner émet l'hypothèse que notre Terre, depuis des millénaires, se spiritualise peu à peu grâce à l'apport des êtres humains. Cet apport serait double: d'une part l'activité humaine, qui est manifestation de l'Esprit, transforme la matière terrestre et lui fait accomplir une sorte de transcendance; d'autre part, les milliards d'êtres humains qui se sont succédé de génération en génération, corps de chair animés par l'Esprit qui sont retournés à la Terre, contribuent à cette métamorphose et tendent vers un but ultime qui serait la totale spiritualisation de la matière. Ainsi serait abolie la dualité qui pèse sur la création comme une malédiction. Ainsi serait réalisé ce que les Écritures appellent le Royaume de Dieu.

Cette idée est fabuleuse, envoûtante, presque convaincante. Elle est en accord avec les visions scientifiques modernes de l'entropie. Elle est en accord avec la pensée des anciens druides pour lesquels Dieu n'existait pas mais devenait à travers l'action humaine. Elle est en accord avec certaines interprétations quelque peu hétérodoxes de la tradition chrétienne. Ensuite, elle permet de mesurer l'importance de l'être humain dans le déroulement infini de l'univers. Enfin, elle pose le problème de tous ces lieux qu'on dit sacrés parce qu'ils sont ou ont été le théâtre d'événements qu'on peut qualifier de mystiques, de mystérieux ou de magiques: les sanctuaires, les lieux de pèlerinage, les sites légendaires, tous endroits revêtus d'une façon ou d'une autre

d'une aura qui en fait des endroits exceptionnels.

Car ce n'est pas toute la surface de la Terre qui nous apparaît comme sacrée: nos sociétés modernes ayant opéré la distinction fondamentale entre le sacré et le profane, il nous est difficile d'imaginer qu'un lieu de travail ou d'activité quotidienne puisse être considéré comme sacré. C'est sans doute une erreur, car le quotidien, vidé de son contenu spirituel n'est plus que du vide.

Mais c'est ainsi. Et depuis la nuit des temps, des endroits privilégiés ont été associés au sacré, ont été ressentis comme des points de rencontre entre ce qui est visible et ce qui est invisible, entre ce qui est en bas et ce qui est en haut. Ainsi est née toute une mythologie dans laquelle convergent les pulsions, les sensations, les croyances et les certitudes d'une humanité qui se cherche toujours en cherchant à travers elle ou à travers la nature l'image du divin qu'elle ne peut encore discerner en elle. Reste à savoir pourquoi certains lieux sont sacrés et quelles sont les raisons exactes du choix qui a présidé à leur reconnaissance en tant que tels.

Une première constatation s'impose: le choix de ces lieux n'est jamais dû au hasard. Différents facteurs entrent en ligne de compte: la situation du lieu, sur un sommet, sur une île, au milieu d'une forêt, dans un paysage grandiose ou à l'écart de tout, mais aussi des considérations concernant les courants telluriques ou l'orientation par rapport au soleil et aux astres. L'orientation est aisément vérifiable, et la

position par rapport aux courants telluriques, grâce aux moyens actuels de détection, peut également être démontrée, et les hypothèses qui font des lieux sacrés des points de rencontre entre divers courants telluriques, ou encore de véritables zones d'échanges entre le tellurisme et le rayonnement cosmique, ont-elles toutes les chances de se révéler exactes à l'analyse. Et, comme ces lieux sont considérés comme sacrés depuis des temps immémoriaux, force nous est d'admirer le sens de l'observation ou des moyens d'investigation de nos lointains ancêtres: ils savaient certaines choses que nous ignorons ou que nous avons du mal à connaître.

Mais il existe aussi des lieux qui sont sacrés parce que des êtres humains, généralement exceptionnels, les ont chargés d'un certain potentiel spirituel, moral ou franchement magique. Que serait Jérusalem sans l'empreinte qu'y ont laissé les rois de Judée d'abord, le Christ ensuite? Et sur un plan tout à fait militaire et patriotique, que serait le fort de Douaumont sans les victimes de l'héroïque boucherie qui s'y est déroulée pendant la première guerre mondiale? Tout cela donne raison à Steiner: ce sont les hommes qui spiritualisent la Terre, soit par leurs actions, soit par le sang versé, soit par le dépôt de leurs corps transfigurés en quelque sorte par l'Esprit qui les animait. Mais cela ne se fait pas partout de la même façon et avec la même intensité. Ainsi naissent ces hauts lieux que la mémoire des hommes conserve fidèlement et dont le prestige traverse les siècles.

Ces hauts lieux sont en effet permanents. Quelle que soit l'idéologie ou la religion qui prédomine à une certaine époque, l'aspect sacré du lieu demeure, parfois intact, parfois récupéré et prolongé. Les religions ne meurent jamais vraiment puisqu'elles perdurent dans celles qui suivent, du moins en partie, et il est parfois bien difficile de déraciner le sacré lorsqu'il est solidement implanté dans une portion de terre depuis un temps qu'on a tendance à faire remonter aux origines. Parfois, la succession est visible, comme par exemple au Vieux-Marché, dans les Côtes-du-Nord: là, l'église est construite sur un dolmen; ou encore au Puy-en-Velay, où la cathédrale porte, dans ses murs, des pierres en réemploi qui proviennent d'un ancien temple gallo-romain qui s'élevait à ce même endroit. Ailleurs, c'est de la récupération pure et simple: au Mont-Saint-Michel, le culte de l'Archange brillant a remplacé le culte du dieu solaire gaulois Bélénos, dont le nom signifie précisément "brillant". Et que dire des fontaines païennes christianisées, ou des chapelles bâties sur l'emplacement d'un nemeton gaulois, et de certains menhirs, tel celui de Saint-Duzec, près de Pleumeur-Bodou (Côtes-du-Nord), qui ont été gravés avec des représentations chrétiennes? La liste de ces lieux permanents serait longue et prouverait, si besoin en était, que le sacré, une fois accroché à certains endroits, y laisse une empreinte que rien ne peut effacer.

Sur le territoire français, les hauts lieux, qu'ils soient religieux, légendaires ou magiques, ne manquent pas. C'est le

propre de tout domaine anciennement habité par les hommes. Et si l'on excepte les sites du paléolithique supérieur, comme le Mas d'Azil, la Madeleine, Aurignac, Pech Merle, Solutré ou Lascaux, dont nous ne savons presque rien des croyances religieuses ou métaphysiques qui les ont provoqués, les hauts lieux de la France recouvrent quatre systèmes idéologiques dominants: la religion mégalithique, le druidisme gaulois, le syncrétisme gallo-romain et le christianisme avec toutes ses déviances. Mais il est très rare de les trouver à l'état pur, le propre de ces hauts lieux étant d'être permanents, donc assimilables par les idéologies successives.

CARNAC

Le plus caractéristique des monuments de la préhistoire est sans aucun doute l'immense sanctuaire mégalithique de Carnac (Morbihan), le plus célèbre et aussi le plus impressionnant du monde. Une telle accumulation de menhirs, rangés dans un certain ordre, et de tailles diverses mais calculées, témoigne, de la part des constructeurs, de la volonté de marquer un lieu sacré. Les alignements eux-mêmes datent de 2.500 ans avant notre ère, mais on peut constater qu'ils recouvrent des monuments antérieurs, telle célèbre Tertre du Manio, avec son menhir gravé de serpents, qui date de 4.000 ans avant notre ère. A l'Est des alignements, à Kerlescan, on peut voir une sorte de

quadrilatère formé d'énormes blocs, auquel répond un autre quadrilatère, à l'extrémité occidentale, au Ménéac. Il n'est pas douteux que ces quadrilatères ne constituent des temples en plein air: quant à savoir quelles étaient les cérémonies qui s'y déroulaient, c'est une autre affaire. Dans le domaine mystérieux des mégalithes, on en est souvent réduit aux hypothèses.

On a pu ainsi prétendre que les menhirs des alignements correspondaient à des emplacements réservés dans l'Autre Monde, chacun d'eux étant la place symbolique de celui qui l'avait érigé ou qui avait contribué à son érection. Pourquoi pas? L'idée qui semble prédominer est celle de la permanence, de l'éternité, et cela en relation avec le cosmos. Le menhir en lui-même, par son aspect phallique, représente une force qui jaillit de la Terre et s'élance vers le Ciel. C'est à l'image de l'humanité qui sort de la glèbe primitive, rampe sur le sol, s'élève sur le plan de la verticalité et tend son intelligence vers ce qui est au-dessus dans une vaste tentative, sinon pour comprendre, du moins pour appréhender l'univers et saisir le sens de sa propre existence. Mais, comme le dit Héraclite, les chemins qui montent sont aussi ceux qui descendent, et il est tout à fait possible d'imaginer ces menhirs comme des antennes terrestres qui captent les rayons cosmiques, ou encore comme des paratonnerres qui provoquent l'échange (allant d'ailleurs de bas en haut) entre la Terre et le Ciel. Quoi qu'il en soit, ces alignements sont incontestablement des points de rencontre

entre des forces qui pour être contradictoires et antagonistes, n'en sont pas moins complémentaires.

C'est dire la puissance magique d'un tel lieu. Pour qui sait profiter des conditions optimales du site de Carnac, rien n'est théoriquement impossible: c'est là qu'on doit retrouver l'art d'évoquer la foudre, cet art "départi de notre univers", si l'on en croit Rabelais, lequel en savait davantage qu'il ne le laisse paraître. Cet ensemble immense et unique recèle évidemment bien des mystères. Il doit s'agir d'un schéma initiatique grâce auquel il est possible de susciter les forces potentielles qui gisent dans la Terre et dans le Ciel afin de les faire se rencontrer en un instant de déchirure absolue. Il n'est que de suivre certaines allées, ou de s'adosser à tel ou tel menhir pour sentir vibrer l'énergie dissimulée. Il n'est que de savoir canaliser cette énergie. Mais là est toute la question. Devant une telle accumulation de forces naturelles et surnaturelles, l'être humain, prisonnier de sa logique rationnelle, se reconnaît infirme: si le schéma existe, la méthode de lecture qui permettrait d'aller jusqu'au bout n'est plus la nôtre.

De plus, il serait fâcheux de ne considérer les alignements de Carnac qu'en eux-mêmes à l'exclusion de tous les monuments mégalithiques parsemés tout autour, en particulier des dolmens et des allées couvertes qui recouvrent une vaste zone qui va de la Rivière d'Étel au Golfe du Morbihan et au-delà. Le territoire de Locmariaquer est particulièrement riche en tertres de ce genre, dont celui d'Er

Grah, près de la célèbre Table des Marchands et du Grand Menhir brisé dit Men-er-Hroëck (Pierre à la Fée). Et certains de ces monuments recèlent des dalles chargées de gravures énigmatiques qui pourraient bien être les clés permettant l'ouverture des portes invisibles qui commandent un périple initiatique. Le Grand Menhir brisé de Locmariaquer était assurément plus qu'un élément de décoration, plus qu'un défi aux lois de la pesanteur: signalé par les navigateurs de l'Antiquité comme une colonne qui borde l'océan, c'était en quelque sorte le signal lancé vers tous les horizons pour indiquer que, dans cette région, le Ciel était à la portée de la Terre. Quant aux tertres, qui dissimulent des chambres sacrées, des dolmens ou des allées couvertes, s'ils étaient des tombeaux, individuels ou collectifs selon les cas, ils étaient également des lieux sacrés. La vénération que l'on porte aux tombeaux des saints du christianisme, l'aura mystique qui entoure de tels tombeaux, l'affluence des fidèles lors des pèlerinages, tout cela nous invite à penser que les tertres mégalithiques faisaient l'objet d'un même genre de culte. Et s'il arrive qu'il y ait des miracles près du tombeau des saints du christianisme, pourquoi refuserait-on des miracles semblables près des dolmens ou des allées couvertes dans lesquels furent inhumés les saints d'une religion dont nous ne savons rien sinon qu'elle s'appuyait sur la croyance en l'immortalité de l'âme et en la puissance de l'Esprit?

Aux Pierres Plates, en Locmariaquer, ainsi qu'au Mané Rutual ou au Mané-er-Hroëck - qui porte l'appellation

caractéristique de “Tertre à la Fée” -, il est particulièrement émouvant de découvrir l’image archétypale d’une divinité féminine. Quelle que soit cette divinité, quel que soit le culte qu’on lui rendait, quel que soit le nom qu’on lui donnait, cette Grande Déesse étend son ombre sur le vaste sanctuaire de Carnac. Et elle ne demande certainement qu’à être évoquée pour prendre forme au milieu de nous.

GAVRINIS

Non loin de là, mais isolé dans une île du Morbihan, entre Locmariaquer et Larmor-Baden, le tertre mégalithique de Gavrinis apparaît comme le point central, la clé de voûte de cet immense sanctuaire qui défie le monde depuis plus de quatre mille ans. Ce tertre de Gavrinis est tout à fait exceptionnel, tant par le site que par l’architecture ou l’ornementation. Un seul monument de ce genre peut lui être comparé, celui de New-Grange, en Irlande, dans la vallée de la Boyne, haut lieu de la mythologie et de la tradition des Celtes. Mais Gavrinis, s’il est moins impressionnant par sa dimension et par la hardiesse architecturale, se distingue par la richesse prodigieuse de son ornementation: tous les supports de l’allée couverte sont en effet gravés.

La figuration humaine pure étant absente de ces gravures, il convient d’y rechercher les éléments qui s’y sont superposés. Ce sont avant tout des chevelures qui sont aussi les vagues de la mer, par un jeu analogique facile à

comprendre. Les cheveux ont été, depuis la plus lointaine préhistoire, une marque de puissance: il était normal de représenter par cela la divinité dans toute sa splendeur, associée à cette autre force redoutable qu'est la mer. A Gavrinis, la plupart des gravures émanent de la chevelure ou la provoquent, comme elles provoquent les mouvements de la tempête sur la mer. Un second élément caractéristique, le collier, sert de réplique à la chevelure et prolonge encore plus le cadre naturel de l'ouvrage. Le collier a, lui aussi, été signe de puissance, et les Celtes, héritiers directs de cette civilisation mégalithique, en développeront largement l'usage et le sens symbolique. Enfin, un troisième élément semble avoir été à l'honneur à Gavrinis: la hache non emmanchée, symbole de force, devenue l'image même de la divinité. Il voisine souvent avec des signes serpentiformes. Or, dans toutes les traditions, les serpents, comme les dragons, avec lesquels ils se confondent souvent, ont été les gardiens des trésors de l'Autre Monde.

Car Gavrinis, comme la plupart des tertres mégalithiques, c'est l'Autre Monde. Et cet Autre Monde recèle des trésors. Ce sont évidemment les trésors de l'Esprit qu'il importe de découvrir une fois lecture faite des signes gravés sur les parois. Ce monument est un tombeau, ne l'oublions pas: mais au lieu de présenter la Mort comme une défaite, les graveurs l'ont représentée comme une accession à un autre état, et dans leur travail, ils ont fait acte de triomphalisme. Quoi de plus fantastique en effet, mais également de plus

exaltant et de plus vivifiant que ces lignes qui parcourent la pierre et qui l'animent de forces invisibles défiant le temps et l'espace? Il y a quelque chose d'indéfinissable dans cette chambre sépulcrale de Gavrinis, quelque chose qui ne s'explique pas parce que c'est du domaine du vécu et du senti.

Et là, assurément, la tentation est grande de considérer le lieu comme un sanctuaire magique où tout est possible quand on sait susciter les puissances de l'ombre. Ce ne sont pas des puissances maléfiques, bien au contraire, que l'on sent monter le long des murs, encore que ce qui est maléfique soit également bénéfique: il suffit de renverser la polarité. Mais il semble qu'à Gavrinis, la polarité soit fixée une fois pour toutes: la pierre n'est plus pierre, elle est devenue, par abandon total de la matière, le cri de vie le plus total et le plus triomphant qu'on puisse entendre au royaume des Morts. Est-ce Orphée qui force l'entrée des Enfers par son chant rauque et insupportable? Pourquoi pas. Et l'ombre de la déesse inconnue s'insinue lentement à travers les gravures: elle contemple encore les quelques fidèles qui pénètrent dans ce sanctuaire pour tenter d'y dévorer quelque morceau d'infini abandonné par les siècles.

ALÉSIA

Tout le monde connaît Alésia. Mais personne ne sait où est Alésia.

En dépit des affirmations officielles corroborées par de graves historiens qui ne peuvent se tromper, et qui surtout ne peuvent pas reconnaître que des historiens officiels se soient trompés, l'Alésia de Vercingétorix ne peut pas être Alise-Sainte-Reine, en Bourgogne. Tous les textes contredisent cette affirmation. Tous les textes, une fois sérieusement étudiés, obligent à placer cette Alésia dans le Jura, soit à Alaise, dans le Doubs, ou à Salins-les-Bains, dans le Jura même. Querelle d'historiens? Bien sûr, et ce n'est pas sans intérêt. Mais Alise-Sainte-Reine est aussi une Alésia: car Alésia est un nom générique donné à plusieurs sites du temps des Gaulois eux-mêmes. Sur le territoire français, neuf Alésia sont incontestables, et il peut en avoir d'autres: en dehors d'Alise-Sainte-Reine, d'Alaise et de Salins, on peut relever Novalaise en Savoie, Alès dans le Gard, Izernore dans l'Ain, Aluze en Saône-et-Loire, Auxonne en Côte d'Or et Luxeuil en Haute-Saône.

Le nom d'Alésia provient d'un ancien palesia qui signifie "falaise, pente escarpée". Mais on a également mis ce nom en rapport avec Éleusis et les "Champs-Élysées", lieux consacrés depuis la plus lointaine préhistoire au culte des Morts. De toutes façons, ces Alésia ont été des sanctuaires sur des hauteurs, et d'antiques traditions rapportent qu'elles ont été fondées par un dieu ou un héros mythologique. Ainsi l'écrivain grec Diodore de Sicile raconte-t-il une curieuse histoire à propos d'Héraklès, montrant le héros parcourant la Celtique "abolissant des coutumes barbares comme celle de

tuer tous les étrangers. Une foule d'hommes de toutes les nations vinrent guerroyer avec lui. Il bâtit une grande ville, celle qui, en raison de sa course errante en cette guerre, est nommée Alésia" (Diodore, IV, 19). Et plus loin, le même auteur prétend que ledit Héraklès se maria avec la fille du roi de ce pays: alors naquit "Galatès, fort et puissant comme son père et qui conquit une partie du pays limitrophe, appelant les habitants d'après son nom les Galates ou Gaulois" (Diodore, V, 24). Il convient de mettre en parallèle ce que raconte un autre écrivain grec, Parthénios de Nicée (Erotikon): Héraklès, errant à travers la Celtique, arrive chez le roi Bretannos et épouse sa fille Celtiné qui lui donne un fils, Celtos, d'où provient le nom des Celtes. Quand on sait qu'Héraklès recouvre, chez les Grecs, le dieu gaulois Ogmios, dieu de l'éloquence, mais aussi dieu des chemins, quand on réfléchit à l'étymologie donnée par Diodore du nom d'Alésia en rapport avec le cheminement, on comprend qu'on se trouve en présence d'un mythe de fondation concernant tous les peuples Celtes. D'où l'importance exceptionnelle d'Alésia (de toutes les Alésia) en tant que lieu sacré de la tradition celtique.

Il faut aussi savoir que ce fameux Héraklès-Ogmios, devenu Ogma dans la tradition irlandaise, se retrouve facilement dans la mémoire populaire sous le nom de Gargantua. Or, sur l'ensemble du territoire français, les toponymes qui conservent le nom de Gargantua sont innombrables: ils se réfèrent souvent à des rochers naturels,

à des monuments mégalithiques ou à des lacs. Il ne faudrait pas oublier non plus l'agglomération de Livry-Gargan, dans la banlieue parisienne, ni le Mont-Gargan en Corrèze, auquel fait pendant le Monte-Gargano italien. Nous savons, grâce à une description du Grec Lucien de Samosate, que l'Ogmios gaulois était un dieu lieu: il enchaînait les hommes par sa parole. Quelle pourrait être la meilleure illustration de la puissance magique du verbe? Alésia est donc le lieu magique par excellence.

Encore faudrait-il savoir où est Alésia. Mais peut-être que, le long des, 'chemins de Gargantua', se trouvent réparties d'innombrables Alésia qu'il convient de retrouver pour évoquer de façon efficace les anciennes divinités qui dorment dans nos mémoires.

MONT-BEUVRAY et ENTREMONT

Aux extrémités du Morvan, dominant la plaine d'Autun, où les Romains, pour marquer leur présence et faire triompher leur civilisation, ont bâti la ville d'Augustodunum, la ville et le sanctuaire gaulois de Bibracte surgissent de terre et s'élancent vers le ciel. Bibracte, c'est le Mont-Beuvray.

Et c'est là que se tenaient les conseils réunissant les chefs de la Gaule entière au temps où Vercingétorix tentait tant bien que mal de réaliser l'unité de tous les peuples contre César et les Romains.

Lieu politique, bien sûr. Mais à l'époque, les dieux sont

autant politiques que religieux, à plus forte raison chez les Celtes qui ne considèrent pas le royaume des hommes autrement que comme le reflet du royaume divin. Les Celtes n'avaient pas l'habitude d'habiter dans des villes: ils préféraient des établissements isolés en pleine campagne, dans les vallées, près des sources, ou le long des rivières. Ce qu'on appelle des villes gauloises, c'étaient avant tout des forteresses refuges, où s'entassaient les gens d'alentour en cas de danger. Mais dans ces forteresses, il y avait le sanctuaire, un sanctuaire non bâti, bien sûr, puisque les Celtes n'ont jamais voulu enfermer leurs divinités dans des enceintes infranchissables. Au milieu du plateau du Mont-Beuvray, la Terre est en contact avec le Ciel: c'est l'endroit idéal où se réalisent les communications avec l'Autre Monde, et c'est aussi l'omphallos, le centre même de la vie communautaire politique et religieuse.

Il y a bien d'autres forteresses-sanctuaires de ce type. On pourrait citer celle qu'on nomme le "Camp d'Artus", dans la forêt de Huelgoat (Finistère). Elle est enfouie dans la verdure, mais on peut facilement en faire le tour: c'est le modèle de ces enceintes celtiques de l'Age du Fer, dont la mieux conservée reste malgré tout celle de Maiden Castle, près de Dorchester, en Grande-Bretagne. Mais la plus émouvante est sans doute celle d'Entremont, sise sur un plateau, au-dessus d'Aix-en-Provence. Forteresse celto-ligure détruite en 122 avant notre ère, et qui n'a jamais été réutilisée depuis, elle se présente comme une merveilleuse

restitution du passé celtique. Et surtout, en dépit de l'influence grecque sur l'architecture, et l'usage de la pierre dans la statuaire, ce qui est très rare chez les Celtes, elle donne un témoignage fantastique d'une civilisation disparue, témoignage concentré en un lieu qui est incontestablement sacré, incontestablement magique.

C'est à Entremont qu'on a en effet découvert les sculptures représentant les "têtes coupées" ces têtes aux yeux clos absolument extraordinaires et qui sont la marque de la spiritualité druidique. Ces têtes sont peut-être des représentations matérielles, des têtes des ennemis morts que coupaient les Gaulois, selon le témoignage de tous les historiens grecs et latins, mais ce sont aussi des objets magiques, des objets culturels où prédomine l'idée essentielle de la dormition. Ces têtes ne sont en effet pas des têtes mortes: ce sont des têtes qui dorment d'un sommeil étrange, comme s'il suffisait de faire devant elles un geste pour qu'elles ouvrent leurs yeux et qu'elles se mettent à parler, à raconter l'histoire du monde. Le mythe d'Arthur, en dormition dans l'île d'Avallon n'est pas loin. A quelles étranges cérémonies les druides conviaient-ils leurs fidèles devant ces figures de pierre aux yeux clos sur les mystères de l'Autre Monde? Les yeux clos sont plus énigmatiques encore que des yeux perdus sur l'infini, car ils expriment un regard intérieur, un regard qui se pose sur les mystères des profondeurs de l'être. Or, on sait que la magie, comme l'aventure surréaliste qui est elle-même une magie, consiste à faire surgir des zones

de l'Inconscient toutes les forces obscures qui s'y trouvent dissimulées afin de les diriger vers la lumière de l'action. Ainsi se trouvera réalisée la conjonction des contraires. C'est en tous cas ce que suggère le sanctuaire gaulois d'Entremont.

LE MONT-SAINT-MICHEL

Gargantua est allé au Mont-Saint-Michel. Un texte du XVI^e siècle, attribué parfois à Rabelais, raconte même que c'est là que l'enchanteur Merlin 'fabriqua' les parents de Gargantua. Plus tard, le roi Arthur y combat un géant redoutable. Et sur le fond du tableau, il y a l'archange Michel qui combat le dragon des profondeurs, en cette lutte quasiment ontologique où s'opposent farouchement les principes de la lumière et ceux des ténèbres.

Étrange lieu que cette huitième merveille du monde. On pense avoir tout dit sur le Mont-Saint-Michel du Péril de la Mer. On l'appelle parfois le Mont Tombe. La tombe de qui? Un peu plus loin, l'îlot de Tombelaine, qui a d'ailleurs récupéré le nom du grand Mont, nous en livre le secret. La légende, récupérée par l'épopée arthurienne, prétend qu'il s'agit d'une jeune fille nommée Hélène, ou Elaine, prisonnière du géant et tuée par lui avant l'arrivée des chevaliers de lumière. Certes, on pourrait s'interroger sur cette Hélène et l'identifier à la grecque Sélénè, la Lune: n'y a-t-il pas, quelque part, non loin de là sur le continent, une rivière du nom de Sélune? Mais ce serait oublier le Bélénos gaulois, le "Brillant",

surnom de l'Apollon celtique, de cet Apollon qu'on dit, à Delphes avoir lutté victorieusement contre le serpent Pythôn.

Tombelaine est un Mont Bélénos, car le mot tumb, avant de signifier "tombeau" a le sens de "tertre", sans aucune autre précision. Ici, les traditions sont tellement imbriquées les unes dans les autres qu'il est difficile d'en discerner l'ordre de priorité ou d'archaïsme.

Cependant la réputation du Mont-Saint-Michel évite tout commentaire. Cela existe et c'est cela qui importe. La magnifique abbaye et la majesté du site font qu'on ne se pose plus de questions. C'est tout juste si on se réfère à saint Aubert, son fondateur, bien oublié derrière les piliers gothiques. Et l'on se garde bien de faire visiter les souterrains, ces pièces voûtées qui portent la marque de celui dont on ne doit pas prononcer le nom. Le sanctuaire, l'ignore-t-on, est bâti sur du vide, et il est fait pour résister au vide, couronnant le tout par l'image de l'archange de lumière. Lieu magique par excellence, lieu qui coïncide avec le point de rencontre ou de rupture entre le Jour et Nuit, le Mont-Saint-Michel recèle en ses entrailles bien des interrogations. Il faudrait repenser à l'enchanteur Merlin tel que le présente le chroniqueur Geoffroy de Monmouth: mené tout enfant devant le roi Vortigern, il doit expliquer pourquoi la tour que celui-ci fait construire s'effondre chaque nuit bien qu'on la reconstruise chaque jour. Il répond que la tour est édifée sur du vide et que dans ce vide, deux dragons, l'un blanc et l'autre rouge, se livrent chaque nuit à une lutte sans merci,

provoquant ainsi l'effondrement de la terre. Et le chroniqueur fait donner à Merlin une explication politique: le dragon blanc représente les Saxons, le dragon rouge les Bretons. Poudre aux yeux...

Le Mont-Saint-Michel est situé à la lisière de deux courants telluriques contradictoires. C'est l'endroit peut-être le plus fragile de la planète. Là, le dragon dort dans les cavernes de la terre, prêt à se réveiller. Et celui qui veille sur sa "dormition" disposé à prolonger celle-ci par tous les moyens, c'est l'archange Michel, le plus brillant des Fils de Lumière. Mais à ce poste, il ne fait que remplacer le gaulois Bélénos qui lui-même avait bien dû remplacer un dieu préhistorique.

Et l'archange surveille ce lieu, car il est évident qu'y convergent tous ceux qui voudraient éveiller le dragon endormi. On pensera ce qu'on veut de cette histoire, mais on aurait tort d'en faire une légende pour amuser les petits enfants. Merlin est fils d'un diable, mais il met ses pouvoirs au service des hommes. Or, en face de Merlin, il est des enchanteurs, également fils du diable, qui n'ont pas les mêmes scrupules.

MONTSÉGUR, LE RAZES et RENNES-LE-CHÂTEAU

A l'autre bout de la France, un autre lieu tient son aura de l'éternel combat entre la Lumière et les Ténèbres: c'est Montségur, là où le 16 mars 1244, après la reddition de la

forteresse, deux cent cinq Cathares, des “Parfaits”, furent brûlés au pied du “pog” et s’envolèrent vers le Royaume de la Lumière. Cela suffirait pour faire de cet endroit un lieu sacré. Mais on a voulu considérer Montségur non seulement comme une citadelle, mais encore comme un temple cathare, un temple solaire, un temple manichéen. C’est loin d’être prouvé. Toujours est-il que Montségur est un de ces hauts lieux qui tourmentent et enflamment l’imagination, qui attirent autour d’eux ceux qui cherchent désespérément le Graal, et qui le trouvent parfois, pas nécessairement là où ils le pensaient. Le Graal de Wolfram von Eschenbach et de Richard Wagner n’est pas forcément le même que celui de Chrétien de Troyes, des Cisterciens français et des bardes celtes, et il a malheureusement trop souvent des résonances fâcheuses qu’on s’est plu, en certains milieux, à amplifier considérablement.

Le Graal à Montségur? Pourquoi pas. Mais quel Graal? Et comment le découvrir? C’est en se posant ces questions qu’on mesure mieux l’aspect magique de ce site admirable et ô combien wagnérien. Mais on oublie que c’est au terme d’une longue quête que Perceval a pu entrevoir l’Objet Sacré. Ne pratique pas la magie qui veut, et les jardins féeriques et malsains de l’enchanteur Klingsor sont remplis de pièges à l’usage des néophytes imprudents. Il leur restera la ressource d’aller voir un peu plus loin, vers Ussat-les-Bains, qu’on a voulu lieu initiatique et magique, mais qui n’est qu’une pâle exploitation touristique. Ou encore d’aller sous le château de

Montréal-de-Sos, où, paraît-il, le Graal est représenté. Mais la magie pour être opérationnelle a besoin d'être soutenue par l'authenticité d'un lieu. Il est préférable de revenir à Mont-Ségur où, en tout état de cause, le soleil levant du solstice d'été pénètre étrangement dans le donjon du château. Et de là, vers l'est, on aperçoit le pic de Bugarach dont le nom rappelle singulièrement celui des Bulgares, les "Bougres", autrement dit les Bogomiles qui furent probablement les ancêtres directs des Cathares.

Et le pic de Bugarach se trouve dans une non moins étrange région, celle qu'on connaît sous le nom de Razès, et dont le pôle paraît être Rennes-le-Château. Le nom de Razès et celui de Rennes proviennent du nom du peuple gaulois les Redones, les mêmes que ceux de la péninsule armoricaine. Des traditions diverses, parfois stupéfiantes et contradictoires, courent sur le Razès, où s'entremêlent les ombres de Marie-Madeleine, des juifs d'Occitanie, des Mérovingiens, des Wisigoths, des Cathares, des Templiers et bien entendu des druides. Et là aussi on cherche le Graal, tout au moins un des aspects du Graal, celui que certains manuscrits du Moyen Age présentent sous la forme sangreal, et qui est tout aussi bien le Saint-Graal que le Sang Royal. Magique, l'église de Rennes-le-Château l'est certainement, bien que les éléments qu'on y découvre, en particulier la représentation du diable Asmodée, soit très récente. Mais, c'est une magie vraiment bizarre, entièrement à l'envers. Il vaut peut-être mieux ne pas insister, et s'en aller non loin de

là, à Rennes-les-bains: là, les sources déversent une eau qui est pure, et l'on prétend que la reine Blanche y venait "prendre les eaux". Peu importe si cette reine est Blanche de Castille ou une de ces nombreuses Dames blanches de la tradition occitane: il est quand même curieux qu'il y ait deux Rennes, l'un hanté par le diable, et l'autre par la reine Blanche. Le dualisme cathare aurait donc aussi fortement marqué le pays? A moins que la lignée du Graal ne brouille les pistes qui conduisent au château merveilleux...

BROCÉLIANDE

Le Sacré étant par essence ambigu, on ne découvre dans ces hauts lieux que ce qu'on vient y chercher. A Lourdes, sous une architecture tapageuse qui masque la misère humaine, le diable rôde aux endroits mêmes qu'a marqués la Vierge. Aux Saintes-Maries-de-la-Mer, seul reste d'une cité engloutie, la crypte est le théâtre de rituels qui ne sont pas forcément orthodoxes. A Saint-Rémy-de-Provence, le soleil ne parvient pas à faire la lumière sur les ruines de Glanum où se superposent les dieux gaulois, grecs et romains.

A Chartres, dans la crypte de la cathédrale, Notre-Dame-de-Sous-Terre veille également à ce que le dragon ne surgisse pas du puits. Et ce n'est pas par hasard qu'on procédait au sacre des rois de France dans la cathédrale de Reims. Mais à tout cela répond la cathédrale du Puy-en-

Velay, avec son cloître et la gigantesque statue de Notre-Dame-de-France: en face, sur le Mont-Aiguilhe, saint Michel clôt le cône d'un volcan: là aussi, la dragon dort d'un étrange sommeil...

C'est cependant dans la vieille Armorique que la magie apparaît comme la plus subtile, la plus secrètement enfouie dans la verdure: Brocéliande est sans doute le haut lieu qui suscite le plus de fantasmes par le fait des légendes et des diverses traditions qu'on y a localisées.

Brocéliande, c'est la forêt de Paimpont, à la frontière de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan. Ce nom, qui correspond à un ancien Bréchéliant, signifie peut-être "forteresse de l'Autre Monde". C'est incontestablement une forêt druidique, un de ces temples en plein air où les Celtes pratiquaient les énigmatiques rituels de leur religion. C'est là qu'à partir du XIe siècle, on a voulu localiser les principaux événements de la tradition arthurienne et de la légende du Graal, lesquelles sont originaires de Grande-Bretagne. Mais ce n'est certainement pas sans raison.

Car si le *Val sans Retour*, où Morgane la Fée - image de la déesse primitive - enfermait les chevaliers d'Arthur, est une localisation récente, si les appellations sont souvent fantaisistes, il n'en reste pas moins vrai que la forêt recèle des lieux bien étranges, où la légende rapportée fait écho à des traditions locales parfaitement authentiques. Le "Tombeau de Merlin" n'est qu'un dolmen en ruine et n'a en fait aucun lien avec l'enchanteur des romans de la Table Ronde. Mais c'est

quand même le Tombeau de Merlin, avec toute l'aura magique et mystique qui émane d'une terre frappée par l'Esprit. Quant à la Fontaine de Barenton, décrite dans les textes du Moyen Age comme la "fontaine magique qui fait pleuvoir", comme la "fontaine qui bout, bien que son eau soit plus froide que le marbre", elle est le lieu par excellence où s'opèrent les mystérieuses alchimies de la lumière, de l'ombre, du vent et de l'eau.

C'est l'exemple le plus parfait du nemeton gaulois, c'est-à-dire la clairière sacrée, le sanctuaire perdu dans la forêt où l'être humain peut s'imprégner de la divinité parce que c'est l'endroit idéal de la communication entre le visible et l'invisible, une projection du Ciel sur la Terre. Et dans l'église de Tréhorenteuc, qui rappelle celle de Rennes-le-Château, mais avec une polarité inversée, le Graal brille au milieu du grand vitrail, tandis que dans l'ombre, sur le mur d'en face, le Cerf blanc au collier d'or, entouré de quatre lions, erre dans une sorte de forêt stylisée, et que la fée Morgane triomphante nargue Jésus tombé pour la troisième fois sous le poids de sa croix. Il ne faudrait pas oublier non plus l'inscription qui se trouve au-dessus de la porte de l'église: "la porte est en dedans".

Car, en Brocéliande, tout est effectivement en dedans. Il ne suffit pas d'errer dans des chemins qui souvent ne mènent nulle part, car ils se perdent dans des landes où les ajoncs griffus se dressent comme des murailles de flammes devant Lancelot du Lac qui voulait délivrer les prisonniers du

Val sans Retour. Il n'y a pas de châteaux somptueux sur les collines, ou entre les arbres, ni dans le fond des vallées. Ou plutôt si, il y en a: mais il faut ouvrir la porte qui est en dedans pour les voir.

Autrement, on risque de tourner en rond des mois durant, des années, des siècles peut-être, sans espoir de retrouver un jour le chemin qui mène au sanctuaire. Et pourtant, ce sanctuaire, il est là, en plein cœur de la forêt magique. Il suffit d'écouter la grande voix de Merlin pour le découvrir...